

Un mouvement de recul

Marc André Brouillette

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, M. A. (2000). Un mouvement de recul. *Moebius*, (85), 97–103.

MARC ANDRÉ BROUILLETTE

Un mouvement de recul

Le monde exerce une telle attirance sur le corps qu'il pousse celui-ci au mouvement: aller au-devant des êtres et des choses pour rencontrer la chair et la matière dont l'univers, qu'il nous est donné de sentir et d'inventer, est constitué. Ce mouvement avançant n'a de cesse après avoir été amorcé. Il ne suit pourtant aucune trajectoire prédéterminée et ne connaît pas de point d'arrivée. Ce mouvement est désir. Il participe d'une quête engendrée par la solitude qui prédispose l'individu à l'interrogation. Ainsi le corps se déplace, mû par un insatiable appétit de rencontres et d'échanges, de surprises et de dons.

La littérature accompagne et détourne à la fois ce mouvement que nous effectuons à travers le monde. En proposant d'enchaîner des mots selon des rythmes subjectifs, elle prolonge autrement l'avancée du corps et nous conduit vers une connaissance plus grande, plus aigüe de ce que nous sommes. Les mots, au moment où ils surgissent, transpercent l'épaisseur du monde tout en laissant une trace dans laquelle nous pouvons nous engager plus avant. En poésie, les mots forment une empreinte singulière par le biais des vers notamment qui se cristallisent au contact de la page. En latin classique, *versus* signifie «fait de tourner la charrue au bout du sillon». La poésie se constitue à partir d'un mouvement (tourner) et d'une trace (sillon). Le langage, tel qu'il apparaît dans un poème, transporte le lecteur dans un ailleurs où la parole a la liberté de tourner et d'avancer. Il laboure la page en y laissant la trace d'un parcours que l'on peut faire et refaire sans jamais qu'il soit vraiment le même.

La poésie ne fait pas que redoubler par des mots ce mouvement en avant. Elle tente de s'en approcher, de le suivre un peu, d'en nommer certains moments, d'en imaginer le parcours, de le situer dans un espace différent, de le transformer en un autre mouvement qui contiendra sa part de justesse, de vérité éphémère. Partant d'une impulsion qui anime le corps, la poésie prend son propre élan et crée des parcours dont la concision revêt souvent une part d'étrangeté, cette étrangeté étant issue du monde et du rapport que nous entretenons avec celui-ci. Le lecteur est en quête de tels élans qui le mèneront plus loin, toujours plus loin. Il souhaite que les mots l'emmènent en des lieux qu'il connaît, mais qu'il n'a pas su nommer encore. Le lecteur est plein d'amour envers le langage qui lui insuffle une volonté de grand découvreur.

Mais il arrive que le mouvement d'une œuvre ne nous entraîne pas avec lui, qu'il ne nous fasse pas parcourir des lieux intimes. Il arrive même qu'une œuvre nous repousse de son territoire, qu'elle nous mette à l'écart et que nous ayons le sentiment d'en être exclus. Les œuvres ont le pouvoir de déplacer des villes entières, de rapprocher des continents, de faire tourner des planètes dans la direction opposée. Elles ont aussi le pouvoir de nous faire reculer, comme pour nous tenir à distance. C'est l'un des rapports étranges qui peuvent naître entre une œuvre et un lecteur pourtant avide de celle-ci. Chaque œuvre recèle ainsi son contre-mouvement par lequel elle affirme son propre dynamisme. Chaque vers, chaque strophe, chaque poème, chaque recueil contient une part de cette énergie latente qui peut se manifester à tout moment et selon des degrés divers. La force d'une œuvre réside dans ses possibilités d'agir sur le lecteur, même si cela peut se faire parfois au détriment de ce dernier.

Certaines œuvres attirent particulièrement l'attention par le rapport paradoxal qui s'inscrit entre elles et leurs lecteurs. En effet, il demeure souvent incompréhensible de voir son désir – qu'il soit littéraire ou non – repoussé par l'objet même qui le nourrit. Cette incompréhension demeure toujours une grande source

d'interrogations. Cela me ramène à la relation que j'ai depuis de nombreuses années avec un poète dont tout, pourrais-je dire, me prédisposait à entrer goulûment dans son œuvre avant que celle-ci ne manifeste quelques fortes réticences quant à mon projet d'entrer en son mouvement. Ces réticences, qui persistent encore, m'ont forcé jusqu'à maintenant à me tenir éloigné de cette œuvre. Je ne me souviens plus très bien des premiers moments où j'ai été attiré par elle, mais probablement que le nom de l'auteur m'avait d'abord intrigué par la brièveté de son unique syllabe et par l'image de conquête spatiale qu'il évoquait. Au lecteur désireux d'être emmené ailleurs, quoi de mieux qu'un poète dont le nom est Char.

J'entretiens avec l'œuvre de René Char un rapport d'attirance et de répulsion qui est emblématique des oppositions qui peuvent surgir et nous habiter longtemps. L'attirance que j'éprouve pour cette œuvre vient de la force et de la nécessité qui s'en dégagent; la répulsion, des diverses facettes par lesquelles cette force et cette nécessité s'incarnent. Ce rapport contradictoire établit une tension entre l'œuvre qui repousse le lecteur – comme s'il n'appartenait pas à cet univers, qu'il n'y était pas admis – et le lecteur qui tente de résister à cette puissante énergie afin de s'approcher un peu plus de l'œuvre. La force et la nécessité contenues dans la poésie de Char s'amalgament et peuvent se fusionner jusqu'à se retourner contre celui qui se dirigeait vers elles. On sent chez ce poète un incommensurable désir d'atteindre une totalité au moyen du langage et une énergie capable de tout pour arriver à ses fins. J'associe cette recherche d'une totalité de l'être à l'abyssal sentiment d'impuissance et d'ignorance auquel chaque individu est confronté. Chacun porte en lui le moment originaire de ce sentiment et exprime celui-ci selon les moyens qu'il veut bien lui accorder. Chez Char, ce sentiment – que l'on a souvent associé à son expérience de la guerre, mais qui pouvait être en lui depuis longtemps déjà – apparaît tout à fait insoutenable et l'a poussé à se mettre à la recherche d'une totalité, seule riposte possible à la démesure de son angoisse. Sa quête

s'est transformée en un «combat de la persévérance» qui a pu trouver son expression dans une langue âpre et radicale où le dialogue avec l'autre – le lecteur – semble souvent évincé, de peur, peut-être, de se voir arracher la parole.

Cette radicalité a trouvé sa forme verbale notamment dans l'aphorisme qui se caractérise par sa brièveté et son contenu moral. Il condense un certain type de savoir de manière à le rendre fulgurant par sa concision, saisissant par l'acuité de son propos, et tranchant par sa prétention à contenir une vérité indiscutable. Par ces qualités, l'aphorisme s'apparente à l'oracle, parole visionnaire et autoritaire à laquelle sont soumis ceux qui le consultent. Un fragment de type aphoristique intitulé «L'oracle du grand oranger» vient d'ailleurs confirmer l'importance accordée par Char à l'art de la formule. L'aphorisme m'a toujours apparu comme un discours dont la perfection ne laissait aucune entrée possible pour une autre parole avec laquelle échanger. L'aphorisme écarte la rencontre des langages. Il rase tout afin de déposer ensuite sa stèle prophétique taillée dans le marbre de la langue. Cette solidité et cette fixité m'ont toujours paru contradictoires avec la poésie dont le discours est essentiellement mouvement et interrogation. L'aphorisme apporte des réponses dont la poésie n'a souvent que faire. Il exprime avec laconisme une pensée qui s'avère totalitaire par son projet de circonscrire l'expérience vécue et la pensée en une formule inattaquable. Mais davantage que l'aphorisme, c'est l'autoritarisme, que l'on trouve dans l'ensemble de l'œuvre charienne (fragments, poèmes ou prose), qui me fait reculer car, je dois l'avouer, il m'effraie. La part de vérité que l'on peut trouver momentanément dans un poème est présente non pas parce qu'elle nous a été imposée, mais parce qu'on a pu d'abord entrer dans ce poème et y vivre un instant de secrète coïncidence.

On retrouve cette autorité dans la figure du poète que représente Char. À ses yeux, le poète, «empereur prénatal», est inspiré par «le commandement et l'exégèse des dieux puissants et fantasques qui [l']habitent». Cette relation de pouvoir correspond au rapport com-

batif qu'entretient le poète avec le monde. Elle se déploie entre autres dans les nombreuses images de solidité auxquelles est associé le poète. On n'a qu'à penser au fragment XXVIII de *Partage formel*: «Le poète est l'homme de la stabilité unilatérale». La peur insoutenable d'être dominé se renverse en une envie de dominer. Seule une attitude ferme et virile semble possible pour échapper aux forces destructrices des hommes et du monde, au «manque de justice interne». Ce recours à l'autorité, au pouvoir et à la fermeté se traduit souvent par un langage qui commande et ordonne. Le mode impératif et le tutoiement venant interpeller le lecteur sont d'ailleurs fréquemment utilisés pour façonner un tel langage. C'est peut-être pour cela que je n'ai jamais pu m'empêcher de voir en Char une figure paternelle empreinte de doute et d'inquiétude, mais qui se refuse à le montrer et se cache sous des dehors rigides. Ce type de figure m'a toujours inspiré un sentiment de trahison à cause d'un certain mensonge qu'elle incarnait. Je ressens toujours le besoin de m'éloigner d'une telle figure comme pour ne pas avoir à assumer un jour son mensonge. Encore aujourd'hui, il n'est pas possible de m'en approcher. Elle me fait reculer sans cesse.

Cette attitude de fermeté semble proportionnelle à l'idéal de perfection qui anime toute l'œuvre de Char. Cet idéal est présent notamment dans les nombreuses évocations d'un univers primitif qui rendent compte d'un fort désir de retrouver les qualités originelles de l'homme. Cette préoccupation est présente dès les premiers poèmes comme «La torche du prodigue» ou encore, un peu plus tard, dans la suite intitulée *Lascaux*. L'attachement à la vie primitive est lié à la volonté de recomposer certains mythes fondateurs de l'existence humaine afin de retrouver l'essence de celle-ci. Pour Char, ce retour aux origines doit aussi s'effectuer dans la langue, comme il l'écrit dans *La bibliothèque est en feu*: «Dans le poème, chaque mot ou presque doit être employé dans son sens originel». Cet idéal de perfection est aussi symbolisé par la femme, qualifiée de «médium illimité», dont la rencontre apparaît souvent impossible sinon pour atteindre autre chose que ce qu'elle

est (la beauté, le souffle, le salut, l'inspiration, la parole, etc.): «Es-tu ma femme? Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent?» Magnifiée, la femme devient hors d'atteinte et n'existe plus. Elle devient un mirage qui soutient et complète l'action de l'homme. Adorer l'autre – qu'il ne faut pas confondre ici avec aimer –, n'est-ce pas en éviter la rencontre, l'éloigner de soi pour demeurer au centre? La poésie a souvent été l'un des moyens privilégiés pour exprimer les louanges à l'égard de la femme, cet être de désir considéré comme inatteignable. Toute la tradition lyrique vient confirmer cela et continue de répandre des flots qui ne font qu'élargir la distance qui sépare la rive de l'homme et celle de la femme. La poésie est une avancée interrogatrice qui permet la rencontre éphémère des êtres et du monde. C'est pour cette raison qu'il m'est toujours apparu difficile d'admettre en poésie la perfection, l'adoration et la servilité qui gomment toute possibilité de rencontre.

Je ne peux m'empêcher de croire aussi qu'un certain discours de glorification, très répandu à l'égard de l'homme et de l'œuvre, n'a pu qu'accentuer la distance qui s'est établie entre Char et moi. L'institution a contribué à faire de cette œuvre l'un des phares les plus puissants et célébrés de la poésie moderne française. Ainsi cela m'amène régulièrement à devoir faire face à cette œuvre tout en ne partageant pas l'évidence avec laquelle on semble y adhérer. Mais ce n'est que tout récemment – et après avoir écrit en partie ce texte – qu'un autre poète est venu rompre mon sentiment d'isolement. En effet, dans un texte intitulé *Brève remarque à propos de René Char*, Philippe Jaccottet se demande lui aussi d'où vient l'ambivalence qu'il ressent devant l'œuvre de Char. Il répond en partie à sa propre interrogation en affirmant ceci: «Rien donc, à l'origine, qui m'éloigne de Char, sinon une immense, une sournoise *incertitude* (une faiblesse évidemment) qui fournit une première explication de ces sortes de "pertes de contact".» Face à une œuvre qui aspire à la solidité du roc, il semble que le prix à payer pour cette «faiblesse» soit d'en être écarté, comme si celle-ci pouvait être une menace au projet poétique. C'est par l'aveu de cette faiblesse que

le propos de Jaccottet me rejoint tant et qu'il me conforte dans mon désir d'une vérité non pas grandiloquente et à l'égal de celle proposée par les dieux, mais simplement humaine.

L'on se sera sans doute déjà aperçu que ces lignes ne traitent pas tant de René Char que de certaines appréhensions qu'une œuvre littéraire peut susciter en moi – celle de Char ne servant qu'à représenter en quelque sorte toutes celles qui se trouvent derrière elle. Ces appréhensions découlent bien sûr de ce que j'attends d'une œuvre, car il y a toujours un désir qui m'amène à une œuvre. Qu'il soit précis ou non au moment où il se manifeste, ce désir est l'expression de mon rapport à la littérature, au langage et à l'imaginaire, c'est-à-dire ce par quoi je donne sens à mon expérience du monde. Mon inaltérable soif de sens peut m'entraîner loin dans la langue, mais elle peut aussi me faire rencontrer des résistances qui m'obligent à réagir et à m'interroger. Certaines œuvres, comme celle de Char, demeurent sans cesse présentes à cause de l'ambiguïté qui persiste entre elles et moi. Devant cette forme de présence, il faut laisser s'installer une patience qui me viendra en aide pour mieux connaître la nature de ce mouvement de recul, et peut-être un jour le voir emprunter une autre direction.